

LES CONSÉQUENCES

PAR NIÑA WEIJERS

Traduit du néerlandais par les Ateliers de traduction (2015) de la Faculté de traduction et d'interprétation de l'université de Mons, sous la supervision de Carola Henn.

«De consequenties» (Les Conséquences) de Niña Weijers (° 1987) fera certainement date en tant que premier roman récemment publié par un auteur néerlandophone. In-saisissable, quasi inclassable, ce livre n'en a pas moins tout de suite fait l'unanimité de la critique, qui s'est enthousiasmée pour ses qualités stylistiques, son originalité, son sens de la fantaisie, sa profondeur philosophique, et on en passe.

Minnie, le personnage principal, paraît vouloir mettre à peu près tout en question. Partant de projets d'études insolites, elle explore les frontières entre l'art et la vie. L'art et l'existence semblent par moments se recouvrir mutuellement, mais on se rend compte l'instant d'après qu'il y manque juste un petit quelque chose. La question de l'identité, cela saute immédiatement aux yeux, occupe une place centrale dans ce roman, mais «De Consequenties» est aussi fait d'être et de non-être, de légèreté et de disparition (à plusieurs reprises même) et peut-être surtout de voir et d'être vu.

Le roman a de toute façon des accents d'étrangeté, voire de sinistrose. Minnie est venue au monde un an après sa sœur mort-née. Son père n'a jamais rien su de cette seconde grossesse. Pour lui, Minnie n'existe donc pas. De plus, elle est une enfant prématurée et, que ce soit pour cette raison ou non, elle manifeste très peu d'envies ou de préférences dans la vie de tous les jours.

Aussi déroutante que soit parfois la trame du récit, Niña Weijers ne quitte jamais la réalité tangible. Si elle découpe la ligne du temps en petites tranches, qu'à cela ne tienne, ces bribes finissent par se regrouper en un grand ensemble. Bref, un projet artistique complexe, mais intrigant.

En novembre 2011, les événements avaient pris une tournure inattendue pour Minnie. Trois mois auparavant, en moins d'une heure, elle avait perdu son compagnon officiel et son amant, et elle sortait tout juste de la phase où elle pensait le reconnaître dans chaque homme brun qu'elle croisait en rue. Tout avait commencé par le coup de fil d'un copain qui possédait sa propre marque de vêtements, et qui était accro à la cocaïne.

«Darling! cria-t-il. What the fuck!»

Minnie éloigna de quelques centimètres le téléphone de son oreille.

«Quoi What the fuck?»

- Le dernier *Vogue*. Le V-O-G-U-E.

- *Le Vogue?*

- Le dernier numéro de *Vogue UK*, baby! Hystérique!»

Minnie se demanda s'il parlait du magazine ou de son propre état d'esprit. L'aisance avec laquelle les gens mettaient des mots sur leurs sentiments était édifiante. «Dans l'écriture, un principe prime tous les autres.» Cette phrase, elle l'avait un jour entendue de la bouche d'un écrivain relativement connu qui s'adressait à un groupe de jeunes disciples. «Ce principe tient en trois mots: *show, don't tell*. Si l'un de vos personnages est dépressif, n'écrivez pas «il est dépressif», mais montrez-le.» Ça doit être propre à la littérature, pensa Minnie, car, dans la vraie vie, les gens sont dépressifs, tristes, fâchés ou hystériques simplement parce qu'ils affirment l'être.

«Les photos... vraiment... un nouveau tournant... mais alors là, vraiment.

- Je t'entends mal, cria à son tour Minnie, mais bon Dieu, où es-tu ?»

Elle entendait des pulsations assourdissantes, comme s'il se trouvait à l'intérieur d'un cœur géant qui pompait le sang par tonneaux entiers.

«Attends. Ça va mieux maintenant? Tu arrives à m'entendre? Tu m'entends?»

Quelque chose se referma dans un bruit sec, puis soudain, le silence.

«Berlin, *baby*, Berlin. *Crazy shit*.

- Il est onze heures du matin, dit Minnie. On est mardi.

- Si tu le dis. Il y a quelques heures, je suis allé prendre l'air, faire le plein de vitamines B, tu comprends, pour que ma peau prenne le soleil.

- D, le corrigea Minnie, de vitamines D.

- Il faut sortir en titubant d'un night-club berlinois pour se rendre compte à quel point la lumière du jour est éclatante et grandiose. Même si le ciel est nuageux, non, surtout si le ciel est nuageux. Parce qu'on ne s'y attend pas. Mais je ne t'appelais pas pour ça, je ne t'appelais pas pour ça, pas pour ça du tout.»

Elle l'entendit renifler très fort. Il avait sûrement de la poudre blanche au bord des narines, qu'il devait essuyer du doigt.

«Donc, je marchais dans la lumière du jour comme un nouveau-né, enfin, plutôt comme quelqu'un qui vient de naître. Enfin bref, je devais acheter des cigarettes, et je suis entré dans un de ces kiosques allemands...

- Un de ces kiosques allemands?

- Oui, bon, un kiosque différent de chez nous. Un kiosque allemand quoi. Bref, je suis entré dans ce kiosque et j'étais là à me remettre de cette orgie de lumière quand mes yeux sont tombés sur le dernier numéro du *Vogue* anglais, et tu ne devineras jamais ce qu'il y avait sur la couverture.»

Silence.

«Il y avait quoi?

- Minnie. Panis.

- Mon nom?» Cette conversation devenait vraiment très étrange.

«Bingo!» Un bruissement à l'autre bout du fil, puis une deuxième voix se fit entendre. «*Nein*, chuchota le copain de Minnie. *Nein, warte! Moment.*» Puis, plus fort: «Minnie? Tu es toujours là? Écoute, je dois te laisser, OK? Je voulais juste te féliciter. *That's all*. Donc, félicitations, *baby*. Et souviens...»

Le reste de la phrase fut avalé par le boucan de l'autre côté de la porte. Des grondements monotones comme des vagues qui se brisent contre une digue en béton. Mais comment les gens faisaient-ils pour danser sur cette musique?

Minnie enfila son manteau et se précipita chez le marchand de journaux du *Spui*. Minnie Panis, c'était elle, la seule et l'unique. Du moins, elle avait peine à croire que d'autres parents au monde aient eu l'idée aberrante de donner ce nom à leur enfant. (...)

(...) «Je ne sais pas ce que c'est», dit son agent en montrant le matériel étalé sur le sol de l'atelier.

C'était un des premiers jours du printemps de l'année 2008, au début du mois d'avril. Du jour au lendemain, on put sentir dans l'air un parfum certes subtil, mais reconnaissable entre mille: le parfum du printemps. Trois nuits plus tôt, un cauchemar avait réveillé Minnie en sursaut. Elle était sûre de l'avoir déjà fait auparavant, peut-être durant son enfance. L'angoisse qu'elle avait ressentie ressemblait en tout cas à une angoisse infantine, profonde et envahissante. Dans son rêve, Minnie était un être ichtyoïde. Elle nageait sous l'eau, le corps recouvert d'écailles luisantes, elle avait des nageoires et un œil noir de chaque côté de la tête. Tout à coup, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas de branchies. Depuis combien de temps manquait-elle d'oxygène? Paniquée, elle nagea vers la surface pour pouvoir respirer, mais sa tête de poisson heurta une épaisse couche de glace. Encore et encore, son crâne se cognait contre cette masse, qui ne bougeait pas d'un pouce et s'épaississait autour d'elle, non, la transperçait. Lentement, tous les liquides de son corps se figèrent, et elle devint aussi raide et dure qu'un filet de saumon à peine sorti du congélateur. Juste avant qu'elle ne se réveille, un éclair traversa son corps de poisson durci: un embryon de pensée, quelque chose qui semblait important, mais qui se volatilisa lorsqu'elle essaya de s'y accrocher. La sueur perlait en gouttelettes entre ses seins, une odeur aigre de salive émanait de son oreiller. Désorientée, elle sortit de son lit pour se passer de l'eau sur le visage dans la salle de bain. S'il y avait encore eu un miroir, elle s'y serait sans doute regardée fixement de longues minutes. Le fait est qu'elle n'avait plus rien. Tout était parti, vendu, vidé. Sa maison était aussi creuse qu'une carcasse de baleine de cent mètres carrés. Les fenêtres sans rideaux étaient devenues des trous noirs par lesquels la nuit s'infiltrait impi-toyablement, des yeux omniprésents qui la dévisageaient. *Nom de dieu, qu'est-ce que tu es en train de faire?* Elle avait pris son vélo et s'était précipitée à son atelier, où elle s'était enfermée deux jours durant, évitant même la cour intérieure. Comme un chien enragé, elle avait d'abord couru de-ci de-là, en zigzaguant parmi tout son matériel. Elle était ensuite restée prostrée pendant des heures, sur une chaise dans un coin de la pièce, la tête entre les mains, trop effrayée pour lever les yeux. Elle était persuadée que tout ça n'avait servi à rien, que cela n'avait pas de sens, que c'était incohérent et - l'horreur - que ce n'était qu'un pathétique bricolage. Fais tout cramer, avait-elle pensé. Pour la première fois, elle s'en était réellement sentie capable.

À cet instant précis son agent l'appela, comme mû par un pressentiment. Minnie ignora ses deux premiers appels, mais décrocha au troisième. Il savait très bien

qu'elle finirait par décrocher. Elle lui expliqua calmement que malheureusement son projet était un échec sur toute la ligne, qu'on ne pouvait rien y faire et qu'il ne devait rien attendre d'elle pour le moment. Il lui répondit qu'il serait à l'atelier dans un quart d'heure. Une heure et demie plus tard, il frappait à la porte.

Il but une gorgée du sancerre qu'il avait apporté tout frais. Il fit soigneusement circuler le vin dans sa bouche et aspira une bouffée d'air à travers les dents.

«Excellent vin, dis donc. Je suis personnellement allé en chercher dix caisses chez ce viticulteur français, évidemment payées un prix dérisoire. Pour finir, il m'a même encore offert une bouteille. Il avait l'air d'un pauvre bougre, avec son nez d'alcoolique et sa panse à bière. Ce type a pourtant une villa, une femme vingt ans plus jeune que lui et une magnifique petite-fille de trois ans. Le veinard, il a la belle vie! Pour en revenir à nos moutons, tout ceci, et sa main flotta dans l'espace, c'est absolument fantastique. Ton meilleur travail jusqu'à présent. *No kidding!*»

Il but encore une grande gorgée de vin, les yeux fermés dans une extase à un quart réelle et à trois quarts feinte. En rouvrant la bouche, il émit un «ah» puissant.

«Tout le monde sait que le monde de l'art est malade, poursuivit-il, en faisant tourner toujours plus vite le vin dans son verre. Les artistes s'enferment dans des caves sans fenêtres qui sentent le moisi et leur propre transpiration répugnante et recyclée. Qu'est-ce qui les fait suer? *Hard labour?* Rien à voir. C'est simplement dû à la fièvre, ni plus ni moins. La fièvre de leur propre redondance, dont ils sont d'ailleurs les seuls responsables. Le public n'en a rien à faire de la énième arnaque hors de prix de Beuys, Hirst, Koons, Ofili, ou Andres *fucking* Serrano. Il en fait quoi, le public, de Venise confite dans la suffisance de sa Biennale? Que vont chercher les gens à l'Art Basel de Miami, s'ils ne s'appellent pas Jay-Z ou Beyoncé? Dégage avec ta Vierge Marie revisitée, ton sang, ta pisser, ta merde d'éléphant, ton chat dégelé et ton sperme séché! *Fucking disgrace!* Rien que l'idée est à rougir de honte, l'idée de devoir expliquer aux classes moyennes que le fruit de leur labeur, que leurs impôts servent à ça, à financer cette bande de bouffons minables qui osent encore considérer leurs dernières convulsions comme de la provocation. L'art va prendre la place de l'immobilier. L'art est devenu un investissement pour oligarques russes, chanteurs de hip-hop et enfants-stars. Et Charles Saatchi de se frotter les mains dans les tribunes! Quelle tristesse, Paris, les mots me manquent, mais ça, ça, il ramassa une feuille au hasard, la photo d'une grosse femme d'Amsterdam-Nord qui avait acheté la collection complète de DVD de Minnie, c'est pas un pet humide qui s'ajoute à l'air déjà étouffant de la cave. Non, ça au moins, c'est un coup de vent qui fait grincer les charnières des volets. *Fresh air!*» (...)

(...) La première quasi-disparition inaperçue de Minnie eut lieu le 9 juillet 1984, le jour de sa naissance. Elle était née 14 semaines avant terme, comme l'ombre annonciatrice d'un humain complet. Si elle était venue au monde une semaine ou ne serait-ce que quelques jours plus tôt, elle n'aurait pas été déclarée viable. À quoi tiennent les directives médicales...

Avant qu'elle ne fût placée en couveuse mobile, l'obstétricien l'avait tenue juste devant le visage de sa mère. Le crâne, si l'on pouvait parler de crâne, avait été comprimé en une forme étrange. Les membres étaient incroyablement fins. Elle savait que son bébé serait petit, mais la mère de Minnie prit peur lorsqu'elle vit la taille réelle de l'enfant qui, ensanglantée et immobile, tenait dans les paumes du médecin. Comme s'il venait lui présenter un cœur qu'il avait arraché quelque part.

L'année précédant la naissance de Minnie, sa mère avait accouché d'un enfant mort-né. Elle se demandait maintenant ce que signifiait la naissance de cette enfant inachevée, venue au monde sans épiderme, sans graisse, et même sans os peut-être. Elle vivait la naissance de sa fille à la fois comme une punition et comme une grâce, mais puisqu'elle refusait de croire en la Providence, elle se disait qu'il fallait regarder les choses en face: d'abord un enfant, puis un autre, qui pouvait vivre comme il pouvait mourir, même si à l'hôpital on lui avait clairement indiqué que la deuxième hypothèse était la plus probable. L'équité dans tout cela, on la chercherait en vain.

Mais Minnie avait survécu. Elle était restée treize semaines en soins néonataux intensifs, reliée en permanence à des tuyaux et à des sondes. Elle avait fait trois hémorragies cérébrales et était devenue jaune à cause d'un taux de bilirubine trop élevé. Mais selon les infirmières, Minnie était une dure, une vraie battante. La maman regardait, par l'ouverture ronde de la couveuse, cette enfant translucide qui ressemblait plus à un moineau sans défense qu'à une battante. Si menue, elle était exposée comme les bijoux de la couronne dans un musée ultrasécurisé. Sa mère lui murmura que quelqu'un veillait sur elle et l'aimait, en passant la main dans une ouverture de la couveuse pour l'effleurer doucement, tout doucement. Cette couveuse était-elle plus confortable que son utérus? La pensée même était sentimentale et ridicule pour son esprit cartésien. Comme si tout cela pouvait être une question de confort.

Le soir, chez elle, elle tenta de se représenter l'enfant. Sa petite taille et la position dans laquelle elle était couchée là-bas, à l'hôpital, en néonatalogie, dans sa couveuse. Les tuyaux, la peau de son bébé. Les centaines de personnes qui étaient dans le même hôpital, tous les malades, leur sommeil. Plus elle visualisait, moins il y avait d'enfant. Un enfant résulte d'un ensemble de circonstances, pensa-t-elle, une expérience sur la vie plutôt qu'un être vivant. Elle se demanda si c'était révélateur de l'humanité en général.

Lorsqu'elle put reprendre cette chose à la maison, elle pesait beaucoup moins qu'un nouveau-né. Deux paquets de sucre et quelques tomates. Ou des œufs, il lui semblait que Minnie ressemblait plutôt à un œuf. Dans son imagination, elle lui échappait des mains. À d'innombrables reprises, elle vit l'enfant qui se brisait, la coquille et le jaune. Elle s'étonnait de la facilité avec laquelle elle pourrait la laisser tomber, dans un souffle à peine audible.

Le silence de l'enfant était presque absolu. Non seulement elle ne pleurait pas, parfois elle arrêta aussi tout simplement de respirer. La mère redoutait que ce ne fût le symptôme d'une arriération mentale. C'était un risque, avait-on dit à l'hôpital. Sauver des vies, certes, mais les médecins ne sont pas responsables du reste.

Parfois, elle observait l'enfant de longues minutes, cherchant la trace d'une défectuosité. Elle claquait des doigts près de l'oreille de Minnie et agitait une peluche devant son visage. L'enfant laissait entendre qu'elle n'était ni sourde ni aveugle, par de légères secousses de la tête et un va-et-vient à peine perceptible des pupilles. C'était déjà ça, se dit la mère, même si ce n'était pas grand-chose.

La nuit aussi, l'enfant restait silencieuse. Elle ne pleurait pas non plus quand elle avait faim. Lorsque la mère reportait délibérément l'allaitement, le sommeil du bébé se prolongeait d'autant, rien de plus. Les collègues du fonds contre le cancer lui disaient qu'elle avait de la chance, depuis qu'ils étaient devenus parents, la tranquillité avait disparu de leurs vies. La mère de Minnie opinait et tentait de regarder l'enfant en se persuadant qu'elle avait de la chance. Mais Minnie ne lui rendait pas son regard. Couchée dans son lit, les yeux fermés, elle dormait, dormait et dormait encore, et ne confirmait donc rien.

Entre-temps, sa mère ne dormait presque plus. Son épuisement était tel que dormir ne semblait plus suffire. Lorsqu'elle parvenait tout de même à trouver le sommeil, elle rêvait presque inmanquablement que de gigantesques vagues, de la lave brûlante ou des vents de tempête l'engloutissaient. Elle se réveillait en sueur, toujours avec la crainte de découvrir son enfant mort dans le petit lit joutant le sien. Elle imaginait son bébé tout bleu, mort asphyxié parce qu'il avait refusé de respirer.

Extrait de *De consequentias*, Atlas-Contact, Amsterdam-Anvers, 2014, pp. 35-37, 65-67 et 163-165.

Dans le courant de 2016, les éditions Actes Sud d'Arles publieront la traduction française de ce roman. Elle sera signée Sandrine Maufroy.